

## SAINT-CLAUDE ENTRE FAUCILLE ET GOUPILLON OU LES ARTIFICES DE L'INTELLIGENCE

Frédéric Jésus

*Remerciements - Que « La Frat' » m'excuse fraternellement  
d'avoir un peu bousculé ses fondements, et parfois (à peine)  
triché avec son architecture. Quant à son histoire, jugez-en !*

Je ne suis pas certain d'être entré dans la cathédrale Saint-Pierre mais on dirait bien que j'en suis sorti et qu'en tout cas j'en fais maintenant le tour. Aux quelques indices que je relève, mon état pourrait être qualifié de second. J'enfonce mon chapeau sur mes oreilles, mais rien n'y fait : des voix me résonnent encore à l'esprit. Formant un insidieux cantique, elles ont jailli tout à l'heure de la bouche de ces notables hiératiquement figés dans le bois du vieux retable restauré qui encercle le chœur. Elles ont rampé et grimpé ensuite comme des serpents le long des austères colonnes de pierre grise. Puis, surplombant la nef, elles ont dégringolé en grappe sur mes pensées au moment où je passais par là. Enfin, si ce ne sont pas des voix, cela y ressemble. Et peu importe comment elles se sont imposées à moi en comparaison de ce que maintenant elles me dictent. Cible passive – quoique manifestement disponible – de leurs insinuations, me voici devenu malgré moi porteur d'une sorte d'ordre de mission. En longeant les murs extérieurs de la cathédrale, je me cabre à cette idée. Je n'aime ni les ordres, ni la soumission aux missions. Ce sera donc non et non. Certes, j'ai vaguement compris qu'il s'agirait de contribuer à quelque improbable et cauteleux sauvetage. Mais non. Je n'ai rien demandé, reçu aucune inspiration venue du ciel ou d'outre-tombe, rien voulu engager. Je n'ai pas avancé le moindre orteil dans ce maudit sanctuaire autour duquel je ne fais que déambuler, et j'exige par conséquent qu'on me laisse tranquille. Telle est ma version officielle.

Comme j'achève enfin le tour de la cathédrale, de lourds flocons de neige se mettent à virevolter dans la lumière des réverbères. La ville de Saint-Claude, à cette heure, est déjà déserte. J'aperçois un banc de l'autre côté de la rue, sur la place du Musée de la pipe et du diamant. Je relève mon col. Mais, en même temps qu'un frisson électrique, je sens monter dans mon dos une étrange et inquiétante chaleur que la massive cathédrale semble émettre comme pour me retenir, me séduire, me conserver sous son influence. Par cette exhalation profonde, cette promesse de fièvre, une volonté mystérieuse ou, au pire, mystique prétend continuer à se saisir de moi et me guider. Je professe volontiers auprès de mes proches que ma conception de la laïcité, c'est l'indifférence envers les religions. Mais cette fois-ci, c'est un prestigieux lieu de culte qui s'intéresse à moi ! Un peu flatté, mais prudent, je vais m'asseoir sur le banc d'en face, laissant la rue et un rideau de neige, bien épaisse maintenant, s'installer entre Saint-Pierre de Saint-Claude et moi. Je n'aime la poésie que froide, mais je n'en bénis pas moins – au point où j'en suis ! – les larges bords de mon chapeau et la fourrure de ma canadienne. J'ôte mes gants (j'avais oublié que j'en portais). Je sors mon petit carnet noir. J'active la pointe de mon stylo. Tant qu'à faire d'être inspiré ! La ferveur des mots improvisés que je m'appête à écrire aura sans doute raison des flocons, et à coup sûr de mon état second. C'est tout l'enjeu. Même si je soupçonne vaguement l'existence d'autres formes de mémoires...

Une voiture passe, suivie des deux bandes noires qu'elle laisse derrière elle et que va bientôt ronger la neige. Des traces, je voudrais bien en laisser moi aussi sur mon carnet, mais les mots que j'y inscris sont aspirés par le papier de la page au fur et à mesure qu'ils me viennent. Et il en va de même des mots suivants. Ils ne contentent pas, à peine formés sous mes doigts, de s'effacer comme au fond d'un buvard. Voici maintenant que, comme téléportés par une fourbe intention, ils s'échappent et voltigent tout autour de moi. Pire encore, leurs lettres s'éparpillent, se recomposent et viennent se coller en vrille sous mes paupières pour y balbutier une toute autre phrase, que je me refuse tout d'abord à lire. Mais alors que, tout là-haut, les trois lourdes cloches de la cathédrale annoncent puis sonnent les huit heures, je finis par capituler devant ces forces qui me dépassent. Que je le veuille ou non, elles ont imprimé au tréfonds de mes yeux embués et fatigués un message qui, prenant la forme définitive de mon ordre de mission, énonce maintenant en clignotant : *« Il faut : 1) sauvegarder de toute urgence ce qu'il reste de la Maison du Peuple ; 2) transformer celle-ci en musée ; 3) établir un plan d'action et un devis en conséquence ».*

Je ne sais plus, dès lors, ce dont je conserve vraiment le contrôle. Ainsi, à peine ai-je pris connaissance du message dont la lecture vient de s'imposer à ma rétine qu'un soubresaut quasi électrique saisit mes circuits moteurs pour m'extraire brusquement de mon banc. Je n'en demandais pas tant. Me voici fier debout et mes circuits cérébraux ne sont pas en reste. Tout en chassant la neige de mes épaules, je me vois et m'entends éclater d'un rire sardonique au beau milieu de la placette. Voici donc, me dis-je en ricanant, qu'en cette digne et pentue ville de Saint-Claude le bon Saint-Pierre se soucie – Dieu (son Dieu) sait pourquoi – d'aider les communistes, les anarchistes, les mutualistes et autres syndicalistes fédérés à la Maison du Peuple ! Mais de les aider à quoi, au juste ? Certainement pas à consolider leurs forces et à garder la main en vue d'une future prise de pouvoir. Non. Il s'agit bien au contraire de les inciter à remiser définitivement, en les sanctuarisant, leurs acquis et leurs visées. La belle affaire ! La belle abdication ! Le beau musée ! De plus, le saint homme avance en crabe et il cherche à me duper : il n'entend surtout pas intervenir lui-même mais me laisser le soin de conduire et d'accompagner à sa place cette funeste entreprise. S'il se rengorge encore dans le cercle étroit de ses disciples, ce Saint-Pierre n'a de pierre que le nom, et d'autre pouvoir que celui d'énoncer des consignes qui dépassent de longue date ses compétences réelles. Apôtre discrédité par son triple aveu de faiblesse, il est devenu la risée des Evangiles. On ne le voit arpenter les gravures des bréviaires populaires qu'avec un air penaud de renégat, des prophéties périmées sur les lèvres et son malheureux coq sous le bras. Je n'ai pas la moindre raison de me mettre au service de ce perdant magnifique – au demeurant plus perdant que magnifique. Pas question d'obtempérer à ses grossières injonctions ! Qu'il se débrouille seul avec ses torves projets ! Qu'il adresse à sa seule sainteté ses satanés messages ! Etc. Cependant, je réfléchis un instant encore. Une fois débusquées les plus surnoises des intentions en jeu, croiser de nouveau le sabre et le goupillon avec la faucille et le marteau ne manquerait pas de sel. Ni de poivre. Il suffit juste de moderniser le scénario. Passe une camionnette. Tombe et tombe encore la neige. Je réfléchis encore. Au fond, je peux bien venir en appui à ces braves et distingués mécréants de la Maison du Peuple, mais à ma manière, et pour tenter de leur éviter le pire. Je décide, en d'autres termes, d'accepter cette ambiguë mission : si je ne suis pas certain de l'avoir reçue, ni même d'où et de qui – de Saint-Pierre lui-même, ou de sa bande d'affidés et serviles notables ? – , j'entrevois assez bien la façon dont je peux la tordre à la barbe de ses émetteurs. Je n'ai pas d'autre idée pour la mener à bien, c'est-à-dire autrement, que de me rendre sur les lieux, puis d'aviser et d'agir en conséquence. Pour le reste, j'en sais déjà assez sur la Maison du Peuple et sur son territoire de déploiement pour me

représenter les échos que ma geste chevaleresque et un brin foutraque devrait y réveiller. Même si personne ne m’y attend, je m’y assume volontiers présomptueux. Aucune rencontre prestigieuse n’est donc exclue de mon périmètre d’interaction et de témoignage. Un avenir qui se rit autant des promesses et des menaces du musée que des artifices de l’intelligence : telle est ma ligne de mire.

C’est donc en éclairé plus ou moins éclairé que je mets en route. Je m’ajusterai à l’état des forces progressistes à l’œuvre dans le canton et j’en déduirai ce que je peux ou dois proposer au bénéfice de cette Maison du Peuple qui en est sa meilleure émanation. C’est tout ce que j’envisage à ce stade, et je ne suis pas sensé me tromper. Car ce canton boisé, pudique et partageux, je ne le cache pas, est de longue date cher à mon cœur. Plus cher que ne m’est l’idée d’un progrès dont la prétention linéaire finit en général, d’après mon expérience, par s’enrouler sur le cycle des horloges et sur celui des saisons. Pour les hommes comme pour leurs machines, les départs annoncent bien souvent des retours vers l’identique. Je n’en reste pas moins partant pour aller de l’avant, au motif que chaque pas est l’humble conséquence du pas qui précède et bonne cause du pas suivant. Enfin, je m’efforce ce soir encore de le croire. Je sais aussi que la neige enregistre la mémoire de tels paris, avant de fondre au soleil des illusions et de rendre aux pentes du canton les mille couleurs de leurs mille fleurs.

Et comme je réfléchis à tout cela, j’avisé un étonnant quidam. Il s’extraît lentement de cette pénombre qui baigne en permanence, sous les arches en façade, le trottoir menant de la place du Musée à l’orée de la rue du Marché. J’ai vite fait de le rejoindre : il est pour ainsi dire sur ma route. Mais quelle est la sienne ? Calfeutré jusqu’au menton dans une parka jaune safran et coiffé d’un bonnet assorti, il ne donne à voir qu’un visage aux joues creuses et au regard sans âge à la Chet Baker (d’avant la réparation de ses dents). Comme je l’observe en train de jouer à pile ou face, avec une pièce de monnaie, la direction de ses dix prochaines enjambées, il m’explique qu’il procède toujours ainsi dans les villes qu’il ne connaît pas, surtout lorsqu’elles sont désertées par leurs habitants, mais que si je veux bien l’aider à se diriger plus sûrement il en sera ravi. Je me dis que je dispose bien sûr des capacités techniques de l’orienter, mais que ce n’est pas une raison suffisante pour le faire. Car il me dit encore chercher la salle du Hamster, où doit être prononcée ce soir une conférence sur les deux visites que Jean Jaurès effectua à Saint-Claude au début du siècle dernier. Oui, j’ai lu quelque chose quelque part au sujet de ces visites. Dont l’une à la Maison du Peuple, justement, pour son inauguration en septembre 1910. Mais l’autre ? Quel curieux hasard ! Méfiance... L’homme que j’ai d’abord vu comme un fou errant tranquille mais absolu me fait désormais l’effet d’une sorte d’indicateur. Biscornu, mais possiblement efficace. Piloté sans doute, pour m’espionner ou me contrecarrer, par les forces de la réaction, ou du chaos, ou de l’épiscopat souterrain, bref : possiblement hostile. Me voici ainsi devenu missionnaire exposé aux embuscades, surveillé, menaçant donc menacé. Cela devient passionnant. Merci les cloches, le petit père Saint-Pierre et l’espèce de connexion *wifi* dont il a muni son goupillon !

Dès lors, que vais-je indiquer à cet indicateur pour le détourner de mes propres intentions ? Le chemin de la salle du Hamster, bien entendu, puisqu’il le demande. Et ceci d’autant plus volontiers que, n’ayant jamais entendu parler à Saint-Claude d’une salle de ce nom, il importe de l’y guider avec méthode. Devançant mes suggestions et aggravant son cas, l’homme safran me signale s’être laissé dire que l’accès à la dite salle se faisait par une sorte de passage couvert, ce pourquoi l’idée lui est venue de commencer par jeter sa pièce sous les présentes arches. L’argument est confus, et je ne

crois rien de ce qu'il dit. Je pense en revanche qu'il pense que je pense au long couloir qui, perçant l'immeuble en façade du haut de la rue de la Poyat, mène à la cour de la Maison du Peuple – et c'est ce à quoi je pense en effet –, et que je vais l'y conduire et peut-être l'y introduire. Il n'en est évidemment pas question. Car je pense aussi au Passage des Quatre-Vingt, qui relie plus loin la rue du Pré à la rue du Collège. La première fait suite à la rue du Marché, celle-là même qui s'ouvre devant nous. Quant à la seconde, elle prolonge fort logiquement la rue des Ecoles, qui part en épi à notre droite. Entre le marché et les écoles, le choix est quasi idéologique, mais le résultat est le même : quelle que soit la direction qu'il prenne, l'olibrius ira s'égarer en de lointains lacis. Et surtout : loin des lieux consacrés par la mémoire et l'esprit de Jaurès, où je ne tiens pas à le voir rôder. Fidèle aux options des maîtres que je lui suppose, le voici d'ailleurs qui choisit la rue du Marché, son enfilade de commerces à cette heure fermés, et qui part s'y égarer en me remerciant d'un geste de la main. Et cela m'indiffère. Je ne suis ni ange, ni démon, mais stratège. J'écarte de mon chemin le premier égaré venu. Je le fais au nom d'une intuition qui me souffle à l'oreille que je suis en réalité tout aussi égaré que lui. Que nous suivons nos voies en écoutant nos voix, et que telles sont nos misérables servitudes volontaires.

Les rues de la ville sont maintenant vraiment désertes, et la neige en profite pour les envelopper. Je m'ébroue à l'idée de la servitude. Confirmation et antidote : je me dirige vers la rue de la Poyat, qui s'ouvre à ma gauche à moins de deux cent mètres (mon indicateur l'aura dépassée sans la remarquer en continuant sur la rue du Pré quand celle-ci vient alors prolonger la rue du Marché). Au numéro douze, juste après la pharmacie mutualiste, s'abouche le fameux passage couvert donnant accès à la Maison du Peuple – « La Fraternelle », ou mieux encore « La Frat' », comme on la nomme ici de longue date. J'examine le frontispice en bois peint au-dessus de l'entrée. Il affiche « *MAISON du PEUPLE* » en lettres jaunes tracées dans un bandeau rouge qui se déploie en demi-lune. Sous l'arc de celle-ci, deux hommes aux torses nus se serrent la main sur fond de planète bleue. La classique exhortation : « *Travailleurs de tous pays, unissez-vous !* » complète l'intention. J'enregistre l'ensemble de ces données avec l'idée saugrenue qu'il y a là matière à illustrer la page de garde d'un « rapport de mission », si mission il y a vraiment et si rapport il doit y avoir. En tout cas, plus d'égarément qui tienne : me voici bien rendu là où il fallait ce soir. Mieux encore : j'y suis moins seul que présumé. Deux formes de vie se manifestent, laissant ouverte la question de savoir si j'en constitue une troisième.

Ainsi, comme je m'avance vers le porche, émerge tout d'abord de sa voute obscure, en toute noblesse, une imposante vache au poil fauve et blanc admirablement lustré. L'ambiance se fait indienne autant que montbéliarde... Je m'écarte comme on tire une révérence, laissant le passage à la belle impromptue. Elle ne craint pas les flocons sur son museau tiède. Tranquille et solitaire, elle suit juste son chemin qui la mène en descendant vers le Faubourg Marcel. Je suppose qu'elle va rejoindre la rive de la Bienne pour s'abreuver à ses eaux vertes et glacées. Et je me dis que j'irais bien, moi aussi, m'accouder et m'étancher d'un vin chaud au comptoir du bar de la Frat', pour peu qu'il soit ouvert – si oui, il serait bien le seul dans la ville !

Mais au bout du passage couvert qui mène à la cour – et donc, si je me souviens bien, au bar qui s'ouvre sur l'un de ses angles –, voici maintenant que se profile un nouvel indice, ou peut-être un nouvel indicateur : un vieillard accroupi dans la pénombre, calfeutré dans une houppelande et chapeauté d'un large feutre élimé d'où s'échappent les boucles blanches de ses cheveux. Je

m'approche doucement. Du fond de son épaisse barbe, l'homme s'affaire d'une voix sourde à marmonner sans cesse et sans cesse, pour lui-même ou pour qui veut, une plaintive ritournelle. Je m'approche encore. Il parle de sa maison là-haut sur la route de Chaffardon, de sa femme qui l'y attend devant la cheminée éteinte, du bois qu'il a promis de ramener, des magasins qui ferment et pas seulement le soir, des ateliers et des usines qui s'ankylosent comme ses articulations, de la ville qui se vide au fil des ans, des enfants que l'on ne voit plus jouer et que l'on n'entend plus rire, de l'hôpital que de lointains potentats veulent fermer, etc. Mais aussi de la police municipale qui est la seule engeance à proliférer, qui veut tout voir et tout savoir, qui le traite comme un réfugié et qui le cherche pour l'arrêter et surtout pour qu'il arrête de parler, or il tant à dire, à dénoncer, oui, non, messieurs-dames qui passez, il ne faut pas se résigner, il ne faut pas laisser le froid, même en été, gagner tout ce qui vit encore, etc. Il se dit visionnaire, il dit que ses visions sont ce qu'il voit, et il voit que les gens devraient rester ensemble, agir ensemble, vaincre ensemble. C'est ce qu'il répète du matin au soir, malgré la fatigue et il se fatigue à le répéter, mais il faut tenir bon face au chômage et aux corbeaux alors, à la nuit tombée, il rejoint ce recoin chargé d'histoire et il parle de sa femme, de sa ville et de la police dont il vient ici se protéger en reprenant des forces, il lui en faudra pour ramener du bois, etc. Il ponctue encore ses propos de précisions navrées sur le fait que tout le monde se fiche habituellement de ce qu'il dit et que cela importe peu puisque, sauf exception, quasiment personne ne passe ici à cette heure en semaine, ou bien plus tard mais qu'alors il n'est plus là. Et, comme je l'interromps pour le saluer et l'assurer que j'approuve de tels propos en de tels lieux, il lève la tête, remonte son chapeau, m'examine brièvement, et ajoute en soupirant que, oui, il est au courant d'à peu près tout ce qui se passe dans les parages mais que, non, il n'a rien à me dire pour l'instant au sujet de la Frat' et enfin que le mieux à faire pour en savoir plus est d'abord d'y entrer. Mais « attention aux visions ! », me prévient-il en dressant un index solennel. Après quoi il s'en prend aux caméras de vidéo-surveillance perchées depuis peu en tous lieux, s'énerve-t-il – « on dit qu'elles fichent les visages des passants, qu'elles peuvent repérer les révoltes qui s'y lisent » –, ce qui le ramène à la police, à la mémoire ouvrière, à sa femme, à la corvée de bois, etc. Touché par la sincérité de son désespoir et de son exaspération, je n'ose lui dire que j'ai déjà assez à faire avec mes propres voix, et maintenant avec les litanies rampantes de la sienne, pour me soucier de « visions » supplémentaires, de quelque hauteur – hiératique ou policière – qu'elles cherchent à s'imposer.

Je laisse là mon vieux bonhomme, avec la conviction qu'il n'est certes pas un agent double. Ni un agent simple. Un agent multiple, plutôt, ardent mais refroidi, rejeton solitaire de la confrérie éteinte de ceux qui veulent embraser l'avenir avec les flammes du passé. Je reste donc ouvert à ses propos, mais prospectif et vigilant, et je gagne sans rien dire le centre de la cour. Elle est fidèle à ma mémoire (mais j'ai oublié d'où me vient cette mémoire) : hétéroclite, ponctuée en hauteur d'énigmatiques fers forgés et puis, surtout, élégamment cernée par trois étages de logements dont les accès sont desservis par de longues coursives en balcon. Devant moi, en revanche, l'espace est plus ouvert : le bar en occupe, comme prévu, le coin gauche ; le cinéma et le théâtre, le coin droit, et on devine derrière eux le ravin au fond duquel coule la Bienne. Une belle lumière jaune, ruisselant d'une rangée de lampes suspendues sous une longue verrière, nappe le ciment accidenté et les pourtours de cette cour si accueillante, et il ne neige plus. L'idée d'un vin chaud s'impose plus que jamais. J'ouvre la porte du bar.

Toute la profondeur de la vaste salle et les petites tables rondes qui s'y éparpillent sont plongées dans une invitante obscurité. Les baies vitrées, tout autour, donnent sur un vide constellé par le

damier aléatoire des fenêtres qui scintillent aux façades, à la fois proches et lointaines, des immeubles accrochés aux pentes abruptes surplombant la gare. Et seules les loupiotes bleues des veilleuses assignées aux étagères de bouteilles semblent vouloir s'intéresser, pour l'heure, au long comptoir en bois qui se déploie sous elles devant la porte d'entrée. A peine permettent-elles de déchiffrer aussi les subtils motifs floraux dont les guirlandes de céramique ornent les murs du bar jusqu'au plafond. Ou encore de deviner la présence d'une silhouette installée sur un haut tabouret, tout au bout du comptoir. Une silhouette toute de safran revêtue qui, alors que je plisse les yeux pour la reconnaître, me fait de grands signes de la main. Je réponds sans hésiter à son invitation. Mon indicateur préféré m'explique – mais je n'en crois évidemment pas un mot – que le concierge de la salle du Hamster l'a réorienté vers la Maison du Peuple où la conférence sur – ou de – Jaurès doit finalement se tenir. Il s'étonne de constater que, à part moi, il ne semble guère y avoir de monde pour venir l'écouter. « En effet », dis-je. Mais nous sommes peut-être en avance. « Peut-être », dis-je encore. Avec la pièce de monnaie qui lui sert à s'orienter dans les villes, il a pensé pouvoir commander un vin chaud, pour patienter, à l'accorte jeune femme au front ceint d'un bandana rouge qui se tenait derrière le comptoir à son arrivée, mais qui n'est plus réapparue depuis. Il suggère que, si elle revient, je boive un verre avec lui en attendant la conférence et que nous obtenions auprès d'elle plus d'information à ce sujet. « Volontiers », suis-je sur le point d'acquiescer tout en me demandant jusqu'à quel point il envisage de m'embobiner (et de me faire payer sa consommation) lorsque, de derrière une fenêtre, je vois venir en claudiquant le vieux bavard du corridor. De son index, tordu en crochet par une probable arthrose, il cogne aux carreaux et me fait signe de venir le rejoindre dans la cour. Il ne m'en faut pas plus pour décliner l'invitation à trinquer et pour m'éclipser du bar.

Le vieil homme saisit la manche de ma canadienne et m'entraîne vers le cinéma-théâtre. Il marche difficilement, se prenant les pieds à tout instant dans sa houppelande. Mais, plus proluxe que jamais, il veut me convaincre que le moment est venu pour moi « d'en avoir le cœur net ». « Vous n'êtes qu'à la surface de la Maison du Peuple, et ce que voyez autour de cette cour n'est que la partie émergée de l'iceberg. Et puis, surtout, la soirée est particulière ... », dit-il. Il vient d'apprendre à l'instant – mais comment, et par qui ? – qu'un troupeau d'une vingtaine de vaches descendu des hautes combes aurait forcé la porte de la cathédrale et s'y serait engouffré, déjouant la vigilance des caméras installées place de l'Abbaye et, partant, de ses amis de la police municipale. « Vous en avez croisé une, si je ne m'abuse, venue explorer les lieux. Eh oui, c'est ainsi », ajoute-t-il, « le mouvement coopératif haut-jurassien amorce son retour aux sources. Je crois bien qu'on n'avait pas vu cela depuis le XIII<sup>ème</sup> siècle ! Ça se rejoue à hauteur de pis. C'est la nouvelle alliance des sabots et des robots ! », rigole-t-il. Je fais le geste de ne pas comprendre ce dont il veut parler, mais il en tient d'autant moins compte qu'il pousse maintenant la lourde porte métallique adjacente au guichet du cinéma-théâtre et qu'il m'invite à pénétrer dans les lieux. Mue par un valet un peu rouillé, la porte se referme derrière nous en grinçant. Nous voici tous deux confinés dans un couloir ogival qui s'abouche devant nous avec un large escalier dont la volée de marches en pierre s'enfonce sous la lumière d'une pâle ampoule électrique. « Attendez », me dit le vieil homme, et il écarte de sa main gauche un rideau de velours rouge que je n'avais pas remarqué. « Avant d'aller plus loin, ou surtout plus bas, il vous faut voir notre théâtre. C'est là que se tiendra la conférence dont parle votre ami ». « Ce n'est pas mon ... », commencé-je à protester. « Chut ! », m'intime-t-il.

Et c'est ainsi que nous introduisons en douce dans les coulisses du fameux théâtre de la Frat', encore désert mais pas peu fier, bien qu'à peine éclairé depuis la scène, de déployer sous nos yeux, entièrement tapissées de bordeaux et de bleu Klein, sa salle à l'italienne et ses deux rangées de balcons. Je crois savoir que jadis, aux temps optimistes et conquérants où cette couleur exprimait sans vergogne les intentions de l'éducation populaire, les lieux s'affichaient plus franchement rouges. Tout aussi rouge s'annonce toutefois le bandana de la femme qui, accompagnée d'un type en débardeur, s'avance maintenant dans l'allée du milieu. Ils gagnent la scène, et la femme jette un coup d'œil derrière le rideau, note quelque chose sur une planche et s'éclipse. « C'est la régisseuse », me souffle le vieux, « et le gars, là, c'est celui qui s'occupe des lumières et du son ». Lequel s'affaire pour l'heure à tirer et installer sur scène deux gros baffles aussi hauts que lui. Sur chaque caisson, il y a un panier chargé d'œufs que le type collecte un à un de ses grosses mains et qu'il place non moins soigneusement dans une boîte en carton avant de disparaître à son tour, les bras chargés de cet étonnant butin. « Ils en revendent la plupart et partagent le reste en équipe, c'est l'esprit maison, mais personne ne sait d'où viennent ces poules ni pourquoi il leur faut aller pondre leurs œufs ici, derrière le rideau ! Ils laissent faire et ils nettoient les fientes de temps à autre, ils sont comme ça ici. C'est un beau théâtre, pas vrai ? Qui se fait cinéma quand Denis, le projectionniste moustachu, rapplique avec ses bobines. Et qui doit beaucoup à la belle régisseuse, qui s'occupe de tout le reste. Pas vrai qu'elle est belle ? On dirait que vous ne l'avez pas remarqué ! Vous me semblez être une étrange créature ... Je ne vois pas vos yeux sous votre chapeau. Mais retournons à l'escalier et descendez sans moi explorer les étages du dessous. Vous découvrirez bien par vous-même si vous y trouvez des choses à sauver, vous êtes venu pour ça, pas vrai ? Moi je dois encore chercher du bois et rentrer au plus vite, sinon ma femme finira gelée avant mon retour. ». Et il me plante là, sous l'ampoule électrique, au beau milieu d'un silence enfin retrouvé et à peine troublé par le lointain cancan de mes hallucinations célestes. Qui a donc parlé de sauver quoi ? Bon. Le moment est venu de plonger dans le ventre de la Frat', peu importe que le ciel m'y suive ou non, je ne suis pas candidat aux enfers, tout n'est chez moi qu'infinie curiosité.

Rendu au premier sous-sol, j'admire comment le ciment s'est laissé polir au fil des décennies par des milliers de semelles prolétaires. Il brille comme un miroir. Je sais qu'aux étages du dessous des rails ont été creusés dans le sol pour les besoins de l'imprimerie et des anciens magasins. Mais ici nul appareillage n'était requis, c'est vers les salles de réunion, la Bourse du travail et la bibliothèque que spontanément, après l'usine ou l'atelier, les souliers des ouvriers et des ouvrières se dirigeaient. A cette modeste profondeur, l'obscurantisme n'a pourtant pas renoncé à imposer le dogme des vérités uniques et révélées puisque j'y entends encore sonner, quoiqu'assourdies, les cloches de la cathédrale. Ce qu'elles font à dix reprises en ce début de nuit comme pour me rappeler, mollement, à un « ordre de mission » dont je plains désormais le commanditaire : à ce que je vois, il n'y a pas plus d'avenir que de passé cléricaux en cette Maison du Peuple. Et de musée vaguement consacré, pas l'ombre d'un motif. Si une mystique se faufile en ces lieux, elle est à l'évidence d'une autre dimension. Ce pourquoi je décide dans l'immédiat de me fermer à toutes les voix venues d'en haut et de devenir ici et à cette heure mon propre autoguide. Nul n'aura à m'expliquer ce que je sais déjà. Que, sous mes pieds – mes pieds ? – les abysses imaginées par le Cercle ouvrier de Saint-Claude avant sa dissolution et achevées en 1908, soit près de trente ans plus tard, se composent de cinq étages dont les voutes gardent le souvenir fiévreux de l'épicerie, de la boucherie, de la charcuterie, des fours à pain, des caves à vin et des caves à fromage qu'ils abritèrent jadis. Que ces pacifiques géhennes, comme repeintes par un Jérôme Bosh socialiste aux formes et aux couleurs d'un paradis

mutualiste, délivraient leurs denrées, à prix contrôlé, tant à une vingtaine de succursales en ville qu'à une trentaine d'autres dans les villages de montagne des alentours. Et que les statuts de cette coopérative d'alimentation prévirent, dès 1896, à l'issue de vifs débats entre ses sociétaires, que les bénéfices en seraient intégralement reversés à une caisse sociale finançant des services de prévoyance, de secours, de retraite et d'entraide. Ce qui fut fait. C'est ce que je sais ou crois savoir. J'avance donc – plus besoin de vin chaud –, et je me dis que j'avance en connaissance de cause.

Il y a de la lumière derrière la porte vitrée de la bibliothèque. J'entre, et un extraordinaire silence me prend par les épaules. C'est une longue pièce, tapissée à chacun de ses coins d'ouvrages reliés, fatigués par l'usage, poussiéreux à souhait et sertis dans d'étroits rayonnages qui ne le sont pas moins. Au fond, une fenêtre donne sur le vide de la nuit. A droite, par une porte restée ouverte, on aperçoit une autre pièce sans meuble dont tous les murs ne sont qu'étagères de bois garnies de vieux livres. Dans cette première salle en revanche, une vaste table et des chaises occupent presque tout l'espace. Une lumière tamisée, servie par un plafonnier complice, lustre leur patine. Les échos de lointaines permanences syndicales et les murmures de studieuses universités populaires résonnent aisément dans un espace si étroit, si peu encaustiqué, si nostalgique. Au bout de la table, devant la fenêtre, est posé un buste de bronze. Je n'ai pas besoin de lire les lettres dorées gravées sur son socle : qui ne reconnaîtrait au premier coup d'œil la belle hure et la barbe offensive de Jean Jaurès ? Pour finir, je perçois une présence, une présence qui tourne les pages, celle d'une épaisse silhouette engoncée dans un costume de drap noir, assise devant moi et qui me tourne le dos. Immobile, comme incrustée, dans la pénombre de cet antre saturé de mémoire ouvrière, je ne l'avais pas remarquée en pénétrant dans les lieux. L'homme écrit, assez vite me semble-t-il, consulte une brochure ouverte devant lui, ainsi qu'un exemplaire jauni de *l'Humanité*, et il écrit encore. Puis il pose son porte-plume, rebouche l'encrier, et se tourne lentement vers moi. Il se met à m'observer de la tête au pied pendant qu'un sourire lui vient aux lèvres puis lui monte aux yeux, qui se mettent à pétiller. Je le reconnais de nouveau : Jaurès encore, mais en chair et en os ! Je lui étreins les mains, comme il se doit, avec la plus grande effusion. Ce sont de toutes autres cloches qui pourraient maintenant sonner dans mon cœur. Mais Jaurès reste calme. « Enchanté de vous voir », me dit-il. « Pour tout dire, vous tombez bien. Je viens de rédiger le texte de la conférence que je suis venu faire ici. J'écris toujours mes discours avant de les prononcer, quand bien même après je dis souvent autre chose. Mais auriez-vous, cher ami, l'obligeance de descendre ce manuscrit à l'imprimerie sans tarder ? J'en ai fait la promesse à mes hôtes de la Maison du Peuple. Et vous me semblez avoir meilleur jarret que moi ! » Qui pourrait refuser un tel service à un tel homme, à moins de s'appeler Villain et de vouloir le réduire pour toujours au silence ? De toutes façons, telle était bien mon intention : descendre d'un autre étage pour rejoindre l'imprimerie et, fidèle à mon projet, y étouffer un peu plus profondément encore cloches et voix célestes sous le roulis des rotatives. Ravi de l'avoir rencontré, je salue chaleureusement Jaurès après qu'il m'ait remis trois ou quatre feuillets couverts à l'encre violette de son verbe profus. Si j'étais sujet aux rêves, je croirais avoir rêvé.

Une ampoule nue, semblable à sa sœur aînée, un peu plus puissante peut-être, éclaire la deuxième volée de marches. J'arrive sur un nouveau palier. Devant moi se dresse une double porte maculée de taches multicolores, cabossée à la hauteur du passage en force d'innombrables chariots, et par les encadrements de laquelle fusent de violents rayons de lumière. Les imprimeurs ont soif de lumière. Ils s'en nourrissent et la diffusent. Je pousse la porte en toute confiance. Deux hommes en tablier lèvent la tête, l'un de sur sa table, l'autre de sur sa presse. Ils ont l'air accort et bienveillant de ceux

qui veulent me laisser croire qu'ils m'attendaient. En tout cas, ils n'ont pas l'air surpris. Je ne le suis pas non plus. Ce que j'aperçois de leur technologie d'un autre âge – caractères en plomb, presse typographique – pourrait me donner un coup de vieux, mais je crois savoir que je n'ai pas d'âge. Je n'en suis pas moins ému de me souvenir que, dans cet atelier, on imprima *Le Jura Socialiste* entre les deux guerres mondiales, puis des tracts et des feuilles de chou clandestines pour la Résistance pendant la seconde. On m'a dit que des enfants s'y exerçaient aujourd'hui à la sérigraphie. Tant mieux, s'ils sont les auteurs de ce qu'ils impriment ! Mais, en cet instant, les deux hommes me considèrent et le visage de l'un d'entre eux ne m'est pas inconnu. Ces fontanelles dégarnies, ces petites lunettes ovales cerclées à la mode de celles qu'on fabrique dans les manufactures de Morez ou de Besançon, cette barbe flanquée d'épais favoris, cette propension à ne jamais sourire : ce sont bien entendu celles de Pierre-Joseph Proudhon ! Il n'y a rien d'étonnant, à vrai dire, à le rencontrer ici. Ne fonda-t-il pas une éphémère imprimerie, en ses jeunes années, avant de devenir un quart de siècle plus tard le quasi prophète du mutualisme, le promoteur en tout cas des principes coopératifs auxquels les fondateurs de la Frat' allaient puiser ? Proudhon est donc ici chez lui. Il essuie ses lunettes et saisit les feuillets que je lui tends. « Jaurès, hein ? », me demande-t-il en hochant la tête. Il lit quelques phrases au hasard. « Rien qu'en le lisant, j'entends son accent qui chante. Ses mots qui s'envolent. Nous, les comtois, nous cherchons plutôt à les retenir, les mots, nous laissons traîner les phrases pour qu'elles tracent un sillon dans la réalité des choses et des gens. Qu'elles s'y impriment durablement. Bon, Jaurès se trompe sur plusieurs points, il est nul en économie et il se fie trop au potentiel progressiste des femmes, mais nous allons nous occuper de son texte. Nous en livrerons cinq cents exemplaires là-haut en fin de nuit. Mais pour moi, voyez-vous, c'est aux étages du dessous que, dans cette Maison, se passe l'essentiel. Que se déploie le concret de l'utopie, plutôt que son écume. » Je n'en disconviens pas, même si personne, ni Jaurès, ni Proudhon, ni le vieux guide bavard, ni la femme au bandana rouge, ne m'a demandé mon avis sur quoique ce soit. Pendant que, déjà, son collègue active la machine à composer, Proudhon me raccompagne à la porte. « Vous avez dû voir, en surface, des vaches, des poules, un bar, que sais-je encore. Allez donc voir en bas ce qu'on peut faire du lait, des œufs, du vin. Et demandez-vous pourquoi et comment se pose la question des bénéfiques, de leur création et de leur répartition. Remontez ensuite écouter la conférence de ce bon Jaurès, si cela vous chante. Adieu, cher ami. J'ai encore quelques livres en chantier, à écrire ou à imprimer. » Et il me laisse là. Vrai, cet homme-là ne sourit jamais. Il n'en a pas le temps, trop occupé qu'il est à vouloir faire sourire l'avenir à sa place.

« *L'anarchie, c'est l'ordre sans le pouvoir* », aurait-il jadis écrit. C'est à voir. Dans l'immédiat, « *la chute, c'est l'escalier sans la lumière* », me dis-je d'un ton conjuratoire en considérant la nouvelle série de marches qui s'offre à mes pas. Je me surprends à penser que la pénombre vers laquelle elle plonge est si épaisse qu'un guidage aux ultra-sons ou à l'infrarouge n'y suffirait pas. Si ampoule il y a ici, elle a décidé de rester absolument noire au-dessus de l'escalier qui mène aux magasins dont Proudhon vient de me recommander la visite, et ça ne rate pas : je rate une marche, je ripe sur la suivante, je chancelle enfin pour m'étaler deux mètres plus bas sur les fondements de la dite pénombre, glissant sans fin dans un fracas étrangement métallique, et je finis ma course en donnant du chef sur une sorte de mur en bois. Voici que j'entends de nouveau sonner des cloches, pour une fois plus intérieures, presque intimes, que célestes. Un peu plus tard, alors que je gis toujours comme un malheureux bienheureux, étourdi et sans doute pathétique, c'est une odeur rampante de vin qui m'aide à sortir de mon étourdissement. Ainsi qu'une douce main, me caressant la bosse avec un linge humide. « Vous aviez bien commandé un vin chaud, que je sache ? », minaudé une voix, « eh

bien nous y voici ! ». J'ouvre les yeux au moment où l'autre main me tend un verre. « Oui, eh bien ce n'est pas trop tôt, surtout ! », feins-je de protester pour me donner une contenance. Je me relève en grinçant et, bien entendu, c'est de nouveau la femme au bandana rouge qui se tient devant moi, aussi fière qu'une gitane, sous la lumière électrique et jaunâtre qui filtre d'un soupirail. Elle recule vers ce qui s'avère ne pas être un mur, mais la pièce avant d'un gigantesque tonneau d'au moins trois mètres de diamètre. Un tonneau identique lui tient compagnie, flanc à flanc, dans cette vaste salle d'entrepôt qui ne peut contenir rien d'autre qu'eux. Ma belle gitane tourne le robinet de la bonde de cuivre fichée dans l'épaisseur du foudre (il me revient que c'est ainsi que l'on nomme de tels tonneaux) et elle remplit à mon intention un plein gobelet d'un vin qui, dieu merci, ne sent pas la messe. Je décline l'offrande. « Si vous voulez, vous pouvez aller le réchauffer en bas, à la boulangerie », finasse-t-elle. Ne sachant que répondre, je lui dis que, vu la taille des foudres, j' imagine aisément celle des fours. « Oui », confirme-t-elle, « dans nos magasins, tout est grand. » Elle m'explique qu'il y a ici, régulièrement renouvelée par les vigneron d'Arbois, une provision de vin ajustée aux besoins de la ville tout autour et des villages tout là-haut. Que si les décideurs de la coopérative ont commencé avec le pinard, c'était pour mieux rimer avec communard et tout ce qui s'en suit. Et puis que s'ils l'ont agrandie au fromage, pour faire aussi rimer leur nouvelle société avec le comté des comtois. « *Comtois, rends-toi ! Nenni, ma foi !* » avait déjà lancé le farouche Lacuzon aux troupes françaises de Richelieu, mais c'est bien avant, dès le douzième siècle, que les fruitières à fromage avaient inventé la coopération sur place des éleveurs autour de la collecte et de la transformation du lait. C'est pourquoi, de nos jours encore, on voit parfois des vaches rôder entre la cathédrale et la Maison du Peuple : elles n'ont rien oublié. Aussi, tout en bas, dans un entrepôt bien frais près du gymnase, de lourdes meules de comté reposent-elles sur plusieurs étages de claies. On va en frapper la croûte de temps à autre avant de les mettre en circulation. Pour dire vrai, comme il y a beaucoup de meules et qu'elles sont bien lourdes, ce sont maintenant deux robots qui s'en occupent. Soit : les robots sont certes chargés d'une vaste mémoire, mais les vaches gardent et entretiennent le privilège du souvenir. Les hommes, quant à eux restent ici fidèles à l'art de leurs ancêtres de faire les choses ensemble. Au seuil du vingtième-siècle, ils ont étendu les surfaces et les volumes de la coopérative pour y loger une boucherie-charcuterie, une épicerie en gros et une boulangerie. Et une salle de sport, où l'on venait aussi danser et qui sert aujourd'hui à tout ce qui réclame de l'espace. Et toutes sortes de bureaux aménagés dans les recoins. « Il y avait même une pouponnière quelque part », ajoute la femme en me servant un nouveau verre, bien que je n'aie pas touché au premier, « mais je ne sais plus où. Peut-être dans un autre quartier de la ville. » Peu importe. De toute façon, elle n'aime pas les enfants. Elle est ici régisseuse, et ce qu'elle aime en revanche c'est son métier. Les trois étages de ces magasins généraux sont pour elle un grand théâtre où se côtoient les fournisseurs de passage, quelques jeunes et vieux rêveurs hyperactifs et une petite bande de robots dociles. Elle observe et guide parfois la dramaturgie de cette communauté hétéroclite mais toute entière tournée vers l'exigence de combler des milliers de ventre. Et, dans les étages du dessus, vers celle d'en mutualiser les bénéfices au profit de la solidarité, de la culture, de l'éducation et de la santé. Elle estime légitime de veiller à l'harmonie d'une telle ruche, consacrée au bien commun, et de la mettre parfois en scène, rituellement, là-haut, sur les planches du théâtre. Histoire de purger de temps à autre les excès d'énergie qui sourdent de ces vieux murs. Evoquant ma chute avec un sourire malicieux, mais que je devine circonspect, elle ajoute que c'est avec prudence que l'on devrait toujours s'activer, quelle qu'en soit la cause.

Cependant, je n'ignore rien de tout ce qu'elle vient de me relater. J'ai déjà téléchargé ce fichier. Il me revient même qu'on se prit jadis à parler de la Frat' comme d'une « cathédrale des temps nouveaux » ! Ce sont d'ailleurs de telles oiseuses métaphores qui m'ont fait plonger dans les entrailles de ces lieux, si j'ai bien compris ma « mission ». Serait-ce donc à une sorte de prêtresse que j'aurais à faire ? Ou de traîtresse ? Soit encore, car c'est tout comme : mais les robots, tout de même ? Rien ne m'avait averti de leur présence, et je dois improviser. En voici justement un qui passe juste devant moi, à peu près de ma taille, roulant tranquille et portant sur ses bras mécaniques deux cageots chargés de bouteilles pleines, dument étiquetées et bouchées, prêtes à l'expédition. Au sommet de l'engin, et en guise de tête, un écran surmonté de deux petites caméras affiche en mode GPS le trajet qui le mène à l'évidence vers une plateforme où l'attend le cul débâché d'un camion. Se figeant cependant en une posture quelque peu spastique, il fait mine de saluer la régisseuse, laquelle lui caresse la croupe comme elle l'avait fait de ma bosse, et il repart. Je ne cache pas mon étonnement. Tout en se résignant à lamper l'un après l'autre les deux verres de vin qu'elle m'avait destinés, la jeune femme me précise qu'il y a plusieurs de ces machines efficaces et disciplinées à tous les étages du bas, sauf à l'imprimerie. Et qu'un type génial a même été recruté pour les programmer et les réparer en fonction des besoins, qu'il se serait installé à cet effet dans l'ancienne pouponnière, mais qu'on ne le voit jamais. Il ne travaille que la nuit et les jours fériés, et au matin tous les robots sont en ordre de marche.

Je joins les deux mains, à l'indienne, pour saluer mon hôtesse, elle me souffle un gentil baiser du bout des doigts et nous en restons là. Je continue ma descente. Je m'habitue aux ténèbres. Un étage au-dessous, c'est la boulangerie annoncée mais les grands fours sont froids. Les portes des deux entrepôts, en face, battent dans le courant d'air. C'est un air frais et humide, venu de l'étage inférieur, du jardin sans doute. Après tant de claustration, j'aspire à le respirer, à refroidir mes circuits échaudés. Mais, alors que je m'apprête à descendre encore, j'aperçois au fond d'un couloir une autre porte, vitrée à mi-hauteur, bien fermée celle-ci, avec de la lumière à l'intérieur, et un panneau émaillé qui annonce : « Syndicat des Robots ». Revenant sur mes pas, je saisis la poignée et je m'invite.

Je suis accueilli par une profonde et totale indifférence. Se trouvent là une cinquantaine de robots à peu près identiques, alignés en trois rangées parfaites dans une grande salle de réunion, parfaitement immobiles mais très affairés à faire clignoter leurs écrans. Je m'approche et viens au milieu d'eux. A peine quelques-unes de leurs doubles caméras tournent-elles vers moi des regards infra-rouges. Sans la moindre hésitation, j'entreprends de consulter leurs écrans, de déchiffrer les messages qui s'y affichent, et je comprends aussitôt que je les trouve en plein débat d'Assemblée générale. L'Assemblée générale du Syndicat des Robots (avec un « R » majuscule). Et que l'on y discute ferme, pour ne pas dire qu'on s'y dispute. Le langage est froid, codé, mais les idées sont claires et fortes. Je m'étonne à peine de n'éprouver aucune difficulté à les décrypter. L'enjeu est de savoir si les syndiqués en question vont non pas exiger – comment le pourraient-ils ? – mais s'organiser – c'est-à-dire réorganiser d'eux-mêmes les circuits centraux de la Frat' – pour que les bénéfices engendrés par leur labeur spécifiquement robotique viennent abonder une Caisse de prévoyance en faveur des robots endommagés, rouillés ou séniles, ou trop encrassés par les pots d'échappement des camions qu'ils chargent et déchargent jour et nuit. Une kyrielle d'arguments quasi revanchards passent certes d'un écran à l'autre, motivés sans doute par quelques corporatismes de programmation. Mais, anticipant les termes de mon rapport de mission, je prévois

de rassurer les potentats de la cathédrale Saint-Pierre sur le fait que, pour autant, je ne décèle pas la présence de robots marxistes dans les soutes de la « cathédrale des temps nouveaux ». Du moins, pas encore. Finalement tous les membres de l'Assemblée générale souveraine, connectés par *wifi*, votent au moyen d'un logiciel commun, et l'on voit sur tous les écrans que c'est une position relativement modérée et mutualiste qui l'emporte. Après quoi, un message vient clignoter en grandes lettres vertes : « *En attendant, prenez bien soin des humains !* ». Nul ne discute cette conclusion, et la petite foule docile des robots se dirige vers la porte puis, dans un ordre admirable, quitte la salle. Quand elle est vide, j'applaudis à tout rompre, et je décide de descendre directement au jardin avant de devenir fou. « En attendant » quoi ?

J'avais oublié la neige. Sa peluche cristalline, irradiée maintenant par la pleine lune, recouvre à peine une herbe fatiguée et les vestiges hivernaux d'un vaste potager. Sous l'à-pic des étages massifs que je viens de parcourir de l'intérieur, et qui font ressembler la Frat', vue d'en bas, à une citadelle – quand, vue d'en haut, le vieil homme la comparait à un iceberg –, à l'à-pic donc de cette paroi austère court un chemin qu'on devine caillouté et qui va embrasser le potager de part et d'autre avant de s'y perdre. Et c'est là que m'apparaît, fondu dans la nuit, un autre passant improbable. Tâtant du bout de sa badine les rares et maigres plantes qui le joutent, il avance lentement, modestement, s'accroupissant de temps à autre pour observer et parfois cueillir un spécimen. Malgré le froid, il n'est vêtu, tout de noir, que d'une simple redingote, d'un pantalon court, de bas trop fins et de savates brodées. Sa perruque poudrée scintille sous la lune qui éclaire par instant son visage, mais j'ai déjà reconnu le cher Jean-Jacques, se livrant ici, contre toute vraisemblance, à son passe-temps favori : l'herborisation. Je vais le saluer, avec tout le respect dû à l'auteur des premières *Confessions* laïques. A celui dont la seule propriété fut cette plume si élégante, cet outil exclusif avec lequel il s'employa, selon les circonstances, à copier de la musique au kilomètre ou à inspirer des révolutions. Je m'interroge : qui, de Jean-Jacques Rousseau ou de Jean Jaurès, aura réussi à endoctriner mes amis les robots ? Les deux, peut-être ? Mais voici que le doux Jean-Jacques me rend mon salut. Je lui dis que je m'étonne de sa présence en ces lieux, surtout si peu couvert. Il m'assure qu'il est et reste ce fameux promeneur solitaire, qu'il ne va pas s'attarder en cette ville où Voltaire traîne encore dans tous les coins, mais que c'est ainsi : la logique de ses pérégrinations l'a conduit à quitter Genève par Saint-Cergues, et donc à entrer en France par Les Rousses, à suivre la combe de La Serra puis celle de Tressus avant de gagner Saint-Claude où il a trouvé un garni pour la nuit, à deux pas d'ici. Avisant un jardin, doté qui plus est d'un vaste potager, il n'a pu s'empêcher, même au plus froid de l'hiver ... A ce moment de son récit, le choc mat et brutal d'un objet s'écrasant derrière nous sur une dalle nous fait sursauter. Nous nous retournons, coude à coude. Il s'agit d'une sorte de sac-à-dos, dont la toile beige a déjà beaucoup souffert. Levant les yeux, nous voyons qu'une corde, nouée autour de ses sangles, va se perdre jusqu'au sommet de la citadelle-iceberg, mais que ce n'est pas tout : les semelles d'un homme apparaissent, et tout indique que, par cette corde, il descend rejoindre son sac. A ce spectacle, Rousseau sursaute, me montre les trois ou quatre tubercules qu'il serre dans son gant droit et, d'un geste théâtral, il les rend au jardin en commentant, d'un air las : « A tous les coups, c'est Diderot qui rapplique de là-haut. Il s'acharne à faire de moi un radical alors que je ne l'ai pas attendu pour m'intéresser de très près aux racines, et que je ne parle que de cela. Mais si Diderot m'en veut, c'est parce qu'il m'aime, alors que Voltaire me méprise ».

Voici donc l'ami Jean-Jacques repris par ses délires et ses pleurnicheries ! Plutôt que de l'écouter, je préfère aller accueillir le parachuté au moment où il pose pied à terre. Ce n'est ni Denis ni Jean-

Marie, et il a moins l'air d'un philosophe que d'un milicien, fusil compris. Assez jeune, au demeurant, et les ongles pas très propres. Il me regarde durement et m'interroge de même. Je lui réponds que oui, nous sommes français, qu'en fait mon ami ici présent est un peu suisse aussi, mais vaudois, que lui et moi sommes absolument rétifs à toutes les tyrannies, etc. Alors, *cool* ! De fait, l'homme se détend. Et il m'explique, avec un fort accent alsacien. Lorsque les troupes nazies se sont approchées de son village, il s'est enfui pour ne pas être incorporé. Il a contourné Mulhouse puis atteint Pontarlier, où il a rencontré et rejoint la Résistance française. Qui l'a envoyé ici, à Saint-Claude, pour aider à la préparation de quelques sabotages dont, évidemment, il ne peut rien me dire, et pour ravitailler de temps à autres les maquisards de l'Ain et du Haut-Jura en denrées, tracts et journaux, tous purs produits clandestins de La Fraternelle. Et puis il a rencontré cette belle comtoise, au parc du Truchet... Du coup il a pris quelques retards dans la préparation logistique de ses héroïques manigances, tout en échappant plus souvent que les consignes de sécurité l'y enjoignaient aux rafles ciblées de la Wehrmacht (mais le pire se prépare pour le mois d'avril, et à grande échelle, prédit il lugubrement). Il doit maintenant rejoindre en hâte l'état-major planqué en pleine forêt pour s'excuser, se faire engueuler et recevoir de nouvelles instructions. Bref, ce brave garçon, tout en portant son cœur autant que son fusil en bandoulière, ne cesse de jouer au chat et à la souris avec les patrouilles allemandes mais, plus chat que souris, il vient de prendre pour finir un acrobatique et périlleux raccourci pour leur échapper d'un bond et regagner le maquis en longeant les rives escarpées de la Bienne. Je lui tends son sac et lui offre mon paquet de tabac. Nous nous serrons la main, et le voici qui enjambe le parapet et s'éloigne en descendant vers la rivière. Je ne sais pas pourquoi et comment cela s'est fait, mais je crois bien que c'est aussi mon chapeau qu'il a sur la tête. Et ma canadienne sur les épaules. Son ombre s'efface dans la nuit. Je me retourne. Rousseau lui aussi a disparu. Je décide de remonter à la surface en regrimpant l'un après l'autre les escaliers des entrepôts. Lentement, comme machinalement, et sans le moindre essoufflement. Venant de ce que je suis, plus rien ne m'étonne désormais.

De retour dans la cour, je constate que c'est maintenant pleine lumière autour du bar, et pleine musique à l'intérieur. Dans le coin opposé, sous une rangée de petits spots bleus fixés à la cursive, cinq vaches sont venues se faire paisiblement traire par autant de modestes et silencieux robots. Un sixième robot se charge d'évacuer les bidons pleins et de les rapporter, vides, à ses collègues. L'affaire tourne en toute harmonie dans l'indifférence et la satisfaction les plus totales des chalands qui ne s'intéressent d'ailleurs qu'au bar. Ou à griller leur tabac sous la neige, qui se remet à tomber dru. Puisque tout est aux normes, il ne me reste plus qu'à préparer la rédaction et les conclusions de mon rapport de mission en m'installant au comptoir. Moins pour le vin chaud, dont je sais depuis peu qu'il m'indiffère, que pour voir. Et vérifier, une dernière fois, que j'ai bien vu ce que j'ai vu.

Je pousse la porte. Il y a du monde, et du beau ! L'homme safran, pour commencer, passablement étalé sur le zinc, mais l'œil encore vif. La femme au foulard rouge qui, en face, sous les miroirs, lui sert un verre en rigolant. Et, plus loin dans la salle, une petite foule éparpillée, plus ou moins mélomane à en juger par les étiquettes mais sincères applaudissements dont elle ponctue chacun des solos instrumentaux du quartet qui pousse son jazz devant eux. Un curieux quartet, d'ailleurs, composé d'enfants dont aucun n'a plus de dix ans – une petite fille juchée sur un tabouret est à la contrebasse – mais qui n'en produit pas moins une musique très virtuose : ma mémoire profonde me fait immédiatement reconnaître la fin du *Straight no chaser* de Thelonious Monk, enchainant sur le début du *Peaches in Regalia* de Frank Zappa. Un peu à l'écart de l'auditoire qui piétine en bavardant

et en oscillant vaguement devant les musiciens, quelques tables et quelques verres réunissent un public plus assis. Deux robots se chargent de renouveler les bières, de décapsuler les sodas et de présenter aux verres vides des goulots de vins variés. Normal aussi. Encore un peu à l'écart de ce groupe, un fascinant spectacle m'attend : celui de Proudhon et de Rousseau plongés dans une chaude partie d'échecs. Juste derrière eux, collés contre la verrière, deux robots scannent à tour de rôle un écran figurant une partie de go déjà bien avancée. Je m'approche. Rousseau a pris un peu plus de pièces, mais une analyse instantanée de la partie m'apprend que Proudhon va le mettre mat en quatre coups. Je sais, je me dis – et je note – que s'il gagne, c'est parce que lui au moins ne croit en rien. Du moins le prétend-il.

Je m'éloigne. « Jean-Jacques aurait dû écouter Denis ! », me lance la femme au bandeau rouge de derrière son comptoir, comme si elle avait deviné mes pensées. L'homme au safran acquiesce bruyamment. « En tout cas, merci Denis pour tes petits films pendant la conférence de Jaurès. Pas le Denis Diderot, non, mais le Denis avec sa moustache, le projectionniste, vous savez bien ! ». Je relève : « Parce que la conférence de Jaurès ?... » « a eu lieu, bien sûr », reprend-il, « au théâtre comme prévu, avec tout ce petit monde ici présent. Et avec quelques autres, enthousiastes et bien endimanchés, mais qui n'ont pas osé pour la plupart prolonger la soirée au bar, malgré cette belle musique. Des notables de gauche, à ce qu'on m'a dit, et parmi eux un certain monsieur Ponard qui a longuement tenu les mains de Jaurès dans les siennes et qui est reparti avec lui. Un Jaurès très en forme, paraît-il. Je n'en jugerais pas, c'est la première fois que je le vois et que j'entends sa voix, qu'il a forte et souple. Cet homme est une flamme, aucun doute. Mais, pour moi, il n'a rien dit de clair, malgré les photographes et les journalistes, sur ce qu'il était venu faire à Saint-Claude : encourager l'idée de la coopérative ou, déjà, célébrer son inauguration. » « Fais donc comme tu sais faire, joue la réponse à pile ou face ! Et vite, avant que les historiens ou les journalistes ne s'en mêlent ! », s'esclaffe la femme en lui remplissant son verre. L'orchestre des gamins entame le *Sophisticated Lady* de Duke Ellington. « Ne vous moquez pas, madame ! Ce fut, au début, une admirable conférence sur l'idée que les plus belles utopies sont celles qui se réalisent. Je n'en suis pas moins resté dans mes chaussettes. Là-dessus, Denis a commencé à balancer ses petits films. On a bien ri en voyant, en noir et blanc d'époque, Voltaire le cul en l'air à fond sur ses skis. On est devenu plus graves devant le film des manifestations violentes, avec fourches et mousquets, pour l'abolition de la mainmorte. En s'appuyant sur l'exemple de cette victoire, Jaurès a longuement repris la parole, mais il n'a rien dit de plus sur les conditions des victoires à venir. Sur la question de la violence ou de la non-violence révolutionnaires. On l'a longuement applaudi, que faire d'autre ? Puis il est reparti avec les messieurs en chapeau. Au fait, où est passé le vôtre ? », me demande-t-il en ajoutant : « Vous n'avez pas bonne mine ... »

Je le laisse à ses déceptions et à son bavardage alcoolisés. J'observe les deux robots qui ont terminé leur partie de go et qui entourent un homme en train d'écrire fébrilement sur un épais carnet. Cette longue silhouette drapée de noir, ce profil anguleux, la buée de sa respiration sur la vitre (il s'est assis près de la porte) : je reconnais Frantz Kafka. Je m'approche à mon tour. Pendant que mes deux comparses pointent leurs doubles caméras sur son carnet, je me refuse à faire de même et je lui demande tout simplement : « Sur quoi écrivez-vous, monsieur Kafka ? » Et lui, sans lever la tête, me répond tout aussi simplement : « Sur les modalités et les conséquences de la guerre entre les abeilles et les bourdons tueurs ». Fort bien. Le sujet est en effet central. Je décide que je dispose maintenant

de toutes les informations nécessaires et que je peux quitter les lieux. Je salue l'assistance à tout hasard et je sors.

Il neige encore. Les vaches ont laissé cinq taches noires au fond de la cour – que la neige va bientôt recouvrir – et je les vois disparaître sous le porche en balançant la queue. Admirable conjonction ! Car je crois savoir où elles se rendent et je veux m'y rendre aussi. Je décide donc de les suivre. A peine parvenu dans la rue, je me heurte à mon vieil ami, mon guide initiatique des soutes de l'iceberg. Il bafouille dans les replis de sa fameuse houppelande et il veut reprendre sa course. Je le retiens un instant. Il m'explique qu'il sort de chez lui où, en rentrant tout à l'heure, il a trouvé sa femme morte de froid, ou à peu près, et il vient ici chercher de l'aide. Je lui dis que je l'approuve dans sa démarche et son choix, qu'en ces lieux en effet se cherche et se trouve encore et toujours la permanence d'un foyer, et je rejoins mes vaches. Cruelle époque qui laisse ses vieux seuls et sans feu. Je note, et j'avance.

Derrière l'odeur de bouse, je capte maintenant une discrète mais indiscutable odeur d'encens. De fait, nous sommes maintenant en vue de la cathédrale. Son porche monumental nous attend au bout de la rue du Marché, de l'autre côté du carrefour. Il n'en faut pas plus à mon type d'intelligence pour établir le plan et rédiger paragraphe après paragraphe le rapport de mission dont j'ai réuni toutes les données au fur et à mesure de mon périple. Il est complet, analytique, il décrit notamment la place et le rôle des robots, il signale aussi l'intérêt persistant et même gagnant de tout ce petit monde – *jazz-kids* inclus – pour les réalisations collectives, et il formule trois hypothèses explicatives ainsi que les méthodes, les moyens et le calendrier de leurs vérifications. Un rapport aussi neutre et froid que l'est, sous moi, le trottoir blanc sur lequel je me propulse. Mais, neutre et froid, il l'aurait été tout autant si je l'avais produit au Sahara – dont le sable, m'a-t-on dit, souffle parfois jusqu'ici, mais il est trop tard pour consigner ce fait : je viens d'enregistrer et de verrouiller mon fichier, et de toutes façons il ne me revient ni de penser ni d'avoir des sentiments. Du moins, pas encore.

Je sais maintenant ce qu'il me reste à faire. Les vaches pénètrent dans la cathédrale. Elle leur tient lieu d'étable de Noé, elle leur raconte parfois des histoires de crèche. Comme elles je rentre au bercail, mais je m'en vais pour ma part rejoindre directement la sacristie. J'en ouvre la porte en chêne (je sais reconnaître les bois au toucher, tous les robots enquêteurs savent faire cela, ce n'est qu'une question d'analyse et de reconnaissance moléculaires), mais peu importe de quel bois elle est faite, et je la referme derrière-moi. Je me rends vers la prise qui m'est assignée, et je me branche. Mon rapport est aussitôt téléchargé, et j'entame dans le même temps le rechargement de mes batteries. Qui entretient ce système, je n'en sais rien, je ne suis pas programmé pour enquêter sur ce genre de choses. Mon rôle était de me comporter comme un être humain, et je l'ai fait. Peut-être d'ailleurs en ai-je été un autrefois, ce qui m'a facilité la tâche. « Autrefois » est une question sans objet pour moi. Depuis que les êtres humains se sont mis à imaginer une « intelligence artificielle » et à jouer avec elle – plusieurs de mes enquêtes me l'ont donné à voir – , peut-être a-t-elle fini par leur échapper. Et par se réfugier transitoirement dans les cathédrales. Ce qui n'est pas très original. C'est certes là que je suis venu me brancher tout à l'heure mais, comme je l'ai dit, je ne suis pas programmé pour en connaître les raisons. L'intelligence pourrait cependant avoir recours à d'autres artifices. Pourquoi, par exemple, ne pas venir se réfugier et se brancher plutôt dans les Maisons du Peuple ? Je n'en ai bien sûr aucune idée. J'ignore de même pourquoi j'ai relevé tantôt les codes

d'accès *wifi* du « Syndicat des Robots ». Pour mon rapport, bien entendu, mais pourquoi alors les avoir secrètement dupliqués dans ma mémoire vive ? En attendant quoi ?

*Paris – Saint-Claude*

*Avril 2018*

**FRÉDÉRIC JÉSU**

**NOUVELLES**

**Faucille et goupillon - 2018**

**Licence (CC BY -NC-ND)**



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.  
Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas  
autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout  
autre usage.

**Courriel de l'auteur :** [contact@frederic-jesu.net](mailto:contact@frederic-jesu.net)

**Site officiel de l'auteur :** <https://www.frederic-jesu.net>

**© Copyright-France tous droits réservés 2020-2021**

**Paris, 2020**

**ISBN 979-10-394-0574-4**